

**Storytelling**  
**Beauté américaine**  
*Histoires à raconter*, États-Unis 2001, 88 minutes

Philippe Théophanidis

Numéro 219, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2002). Compte rendu de [Storytelling : beauté américaine / *Histoires à raconter*, États-Unis 2001, 88 minutes]. *Séquences*, (219), 53–53.

## STORYTELLING

## Beauté américaine

Le scandale est une convulsion du corps social. Un spasme plus ou moins localisé (dans le corps), plus ou moins mobilisateur (des membres du corps), plus ou moins bien géré (par les ressources du corps). C'est une pierre d'achoppement, quelque chose sur lequel bute l'exercice quotidien de la pensée. Le cinéma offre quelques fois des œuvres qui se posent d'emblée comme « scandaleuses ». Le corps social doit alors se prononcer, prendre une décision (déglutir avec effort). Cette crise doit idéalement s'accompagner d'un état réflexif : Qu'est-ce que je suis, moi, corps social ? Pourquoi est-ce que j'éprouve un problème ? Comment est-ce que je fonctionne en temps normal ? Qu'est-ce qu'un temps normal ? La maladie, pensait un malade allemand, est un point de vue sur la santé. S'offrir le dernier film du réalisateur Todd Solondz, porte-parole des incontinenances d'une Amérique orgueilleuse (*Welcome to the Dollhouse* [1995], *Happiness* [1998]), c'est en ce sens se livrer à un petite séance d'intoxication volontaire. **Storytelling**, qui a pris l'affiche sur nos écrans entre les frasques puériles de Harry Potter et l'anniversaire d'E.T., propose de renverser quelques perspectives et, ce faisant, ouvre un horizon critique plutôt rafraîchissant. Les dominés prennent la place des dominants, les privilèges changent de camp et le résultat, il fallait s'y attendre, est aussi délicat qu'instructif.

Le film est composé de deux épisodes de durées inégales. Le premier, plus court, prend une jeune étudiante blanche, Vi, comme lieu de rencontre et de confrontation entre deux idéaux dont l'antagonisme est généralement passé sous silence : la défense du droit à la différence et la lutte pour l'égalité. Ainsi, l'adolescente découvre que le handicap de son copain (Leo Fitzpatrick) n'en fait pas un saint pour autant : « I thought he would be different: he got cerebral palsy ! » lance-t-elle, en larmes, après s'être fait larguer. La démonstration se durcit encore lorsque ses principes antiracistes l'amènent à coucher avec son professeur de littérature, un afro-américain pervers qui, la prenant par en arrière contre le mur, lui demande de réciter « Niger, fuck me hard. » Viol ou relation consentante ? Âpreté de la vérité ou prétention de la fiction ? Fétichisme de la différence ou racisme inversé ? Ces ambiguïtés sont discutées après l'incident alors que Vi transforme son expérience en récit littéraire qu'elle soumet à sa classe. Les étudiants réagissent et épousent, pour la plupart, une critique bipolaire avide d'un nivellement moral par le bas et, bien sûr, inattentive aux contradictions inhérentes à ses assises. Se contenter d'arguer que dans cette « Fiction » (titre du premier épisode) Solondz s'invente une critique impotente pour mieux légitimer sa démarche, c'est réduire à une étude de cas le large éventail des problématiques qui nous sont suggérées.

Si ce premier épisode, par ses longs plans, sa durée restreinte et le dépouillement de sa forme narrative, invite d'emblée à une lecture allégorique, le second rappelle plutôt les enchevêtrements narratifs des deux premiers films de Solondz. Cette « Non-fiction » (titre de l'épisode) fait se rencontrer Toby, cinéaste auto-



Une mise en abîme conflictuelle

proclamé rêvant de réaliser un documentaire sur la psyché et la mythologie des adolescents de banlieue, et le jeune Scooby, aîné désorienté et apathique d'une famille aisée de banlieue. Solondz se sert de la mise en scène d'un tournage analogue au sien pour opérer la vivisection de ses sujets (le père, la mère, les trois fils, la domestique, le cinéaste) tout en proposant simultanément une certaine critique de sa propre démarche (Toby se pose d'emblée comme son alter ego et évoque son travail sur *Welcome...*). La présence de Mike Schank évoque d'ailleurs les problèmes similaires soulevés par un documentaire comme *American Movie* (Chris Smith, 1999) : ces réalisateurs ne profitent-ils pas des tares de leurs personnages ? Croient-ils vraiment pouvoir soulever la réflexion en leur donnant la parole ? ou s'ils ne se condamnent pas à susciter une indignation ou une fascination stérile ? Cet exposé d'ordre éthique, resté sous la seule responsabilité du spectateur lors des films précédents de Solondz, n'enlève rien au plaisir d'observer le réalisateur articuler avec adresse le comique et le tragique (pour faire ce qu'il appelle de la « comédie triste »). Plaisir redoublé lorsqu'il écorche au passage un certain discours aussi propre que hébété, incarné ici par de multiples références à l'*American Beauty* de Sam Mendes (1999). Il est certes plus gentil de faire abattre un père de famille sympathique par un fasciste homophobe que de faire gazer une famille américano-juive par une vieille domestique salvadorienne cherchant vengeance après avoir été injustement congédiée. Mais les meilleures histoires, aujourd'hui, ne sont pas les plus gentilles. ❧

Philippe Théophanidis

#### ■ Histoires à raconter

États-Unis 2001, 88 minutes — Réal. : Todd Solondz — Scén. : Todd Solondz — Photo : Frederick Elmes — Mont. : Alan Oxman — Mus. : Isobel Campbell, Sarah Martin, Stuart Murdoch, Nathan Larsson — Son : Andrew Kris, Matthew Fleece — Déc. : James Chinlund, Judy Rhee, Jennifer H. Alex — Int. : Selma Blair (Vi), Leo Fitzpatrick (Marcus), Robert Wisdom (M. Scott), John Goodman, (Marty Livingston), Julie Hagerty (Fern Livingston), Paul Giamatti, (Toby Oxman), Mark Webber (Scooby Livingston) — Prod. : Ted Hope, Christine Vachon — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.